

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE, 1866.

No. 24.

UN PAIR D'ANGLETERRE.

XXXIV

(Suite.)

A mesure que le mal faisait des progrès, le père suivait ces progrès avec une inexprimable anxiété. Il se penchait sur la couche du malade, il notait les changements qu'il s'opéraient sur ses traits, la pâleur croissante de son teint, les palpitations de son cœur, sa toux sèche ; il tâta ses mains brûlantes s'effrayait des battements de son pouls, qui devenaient plus rapides ; il essuyait la sueur froide qui perlait à son front ; il lui parlait avec une tendresse impossible à imaginer, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme pour ne pas effrayer l'enfant, mais dont certains éclats indiquaient une effrayante douleur.

Quand le médecin venait voir le jeune malade, lord Dauvers interrogeait avec une ardente anxiété l'expression de leur physionomie ; quand ils avaient quitté la chambre, il les suivait pour entendre son arrêt. Par pitié et par ménagement pour la santé du père, qui semblait liée à la vie du fils, ils dissimulaient autant que possible la vérité, et ils cherchaient à adoucir le coup qui devait l'abattre. Au bout de toutes ces crises et de toutes ces angoisses, l'enfant mourut.

Quand les serviteurs du roi David dirent à leur maître : " L'enfant est mort " David se tint debout, se lava et se montra préparé à tout ce qui était exigé de lui. Il se fit une révolution peu près semblable dans lord Dauvers. Sans doute il ressemblait à un homme aux pieds duquel le tonnerre était tombé. Mais l'intelligence lui était restée ; il y avait encore pour lui quelque chose à faire dans ce monde, et il le fit. Il donna ses ordres pour les funérailles ; il examina même

le corps et voulut voir comment il était placé dans son cercueil. Il annonça qu'immédiatement après les obsèques il partirait pour le continent, et il donna l'ordre de faire tous les préparatifs nécessaires. Le lendemain des funérailles, il alla visiter le tombeau de son fils, puis il partit.

Jamais une révolution aussi complète ne s'était opérée dans un homme que celle qui veid d'avoir lieu dans la personne de lord Dauvers. Il avait commis un crime ; il le voyait maintenant dans toute son énormité. Jamais plus frauduleux mensonge n'avait obtenu un plus entier succès dans le monde. La nuit dans son sommeil, il avait vu pendant des années son frère et la femme de son frère à plusieurs reprises, qui venaient lui reprocher sa trahison ; il avait supporté tout cela ! Il n'avait point reculé d'une ligne. Il se disait à lui-même, comme il me l'avait dit : " J'ai commis l'acte il faut au moins que j'en aie le prix " il regardait son fils si beau, si intelligent, si pur ! Il disait : " Mon enfant pour toi j'ai fait tout cela ! Moi, je suis frappé par la foudre du ciel, je me relèverai jamais. Mais toi, je te placerai sur le pinacle ; toi, le monde t'admira pour toi les honneurs et la gloire ! Cette homme qui m'accable, n'approche pas de toi ! "

Lord Dauvers sentait maintenant que tout était fini pour lui, et que ce dernier coup l'avait étendu à terre. Il se reconnaissait vaincu. Il était comme ces condamnés qui ne disputent plus leur vie au juge.

Cet accablement l'amena à d'autres réflexions.

" Que suis-je donc ? se dit-il. J'ai commis l'acte le plus criminel ; et, comme châtement, mon âme a été livrée à une influence infernale. Ah ! oui, j'ai mérité les horreurs accumulés sur ma tête ! Vraiment, la pourpre, le manteau de pair "

de la Grande-Bretagne seyaient à un homme comme moi ! J'ai mérité d'être dans le palais des rois ! Mais cela ne durera pas plus longtemps que je ne voudrai !

Et le malheur, le repentir éclataient ainsi dans ses paroles pleines d'une amère ironie !

C'est dans ces pensées qu'il était parti d'Angleterre. Il avait résolu de s'humilier. C'était dans l'abaissement seul, dans l'expiation seule, qu'il pouvait trouver de la consolation. Non pas qu'il eût le courage de regarder la honte en face, mais il était résolu comme le roi Lear dans la tragédie de ce nom, « à être lui-même son créancier, » à réclamer de lui-même cette vieille dette de l'expiation qu'il n'avait pas voulu payer jusque-là.

Lord Dauvers avait été fort effrayé de la disparition de Julien après la mort de Clouderley, du temps qui s'était écoulé depuis que seul, errant à l'aventure, le jeune homme se trouvait, par le fait, privé de toutes ressources. Que ne pouvait-il pas lui être de tragique et de funeste ?

Lord Dauvers me fit signe de le suivre dans l'appartement qu'il avait à l'hôtel. On nous laissa seuls.

— Que Dieu soit béni ! dit-il, je vous ai trouvé. D'après vos dernières lettres, j'ai conclu que vous deviez être ici ou en Sicile. Mais où est le fils de mon frère ? Votre recherche a-t-elle été couronnée de succès ? L'avez-vous découvert.

XXXV

Je me hâtai de raconter à lord Dauvers tout ce qui s'était passé, et ce que la longueur de son voyage, entrepris dans un tel état de santé, l'avait en grande partie empêché d'apprendre ; c'est ainsi qu'il ignorait tout à fait l'arrestation de Julien.

Il arrivait au moment même où le sort de Julien semblait irrévocablement fixé. Je lui dis que son neveu n'avait que sept jours à vivre !

Il écouta mon récit avec une impatience fébrile. Il me remercia de ma constance, de mon dévouement. Quand il sut que son neveu avait été une fois encore le compagnon des bandits, la respiration sembla lui manquer. L'édit

promulgué pour l'extirpation du banditisme le frappa de terreur. Il me suivit en esprit à Euna, à Palerme, à Messine, à Tarente, et à Palerme encore. Je lui décrivis l'exécution de Saint-Elme et le mauvais résultat de l'audience que m'avait accordée le marquis Fanucci que je venais de quitter quand j'avais aperçu la voiture de lord Dauvers dans la rue. Il se jeta en arrière dans son fauteuil ; il se frappa le front avec force ; il leva les yeux au ciel avec un regard plein d'une horreur inexprimable.

— J'ai presque été le meurtrier de cet enfant orphelin !... s'écria-t-il. Mon Dieu ! que m'est-il encore réservé ?

Il s'élança de son fauteuil et se dressa de toute sa hauteur.

— Allons, dit-il, allons chez le marquis Fanucci !

Nous nous rendîmes d'abord chez le consul général, M. Allen. Lord Dauvers et lui se connaissaient depuis longtemps. D'ailleurs lord Dauvers apportait tous les papiers nécessaires pour établir son identité,

M. Allen envoya un domestique avec un billet pour le marquis ; il lui demandait une audience immédiate. La réponse ne tarda pas à venir. Le consul et lord Dauvers se rendirent aussitôt chez le ministre et je les accompagnai.

M. Allen introduisit lord Dauvers auprès du marquis Fanucci.

Lord Dauvers, sans préface et sans hésitation, raconta son histoire, fit la confession pleine et entière de toute sa vie, il dit au marquis, en présence du consul le rang et la fortune qu'il avait usurpés. Il était venu en Italie avec le dessein expressé de se démettre de ces biens si mal acquis et de les restituer à leur légitime propriétaire, Julien, dit Clouderley, prisonnier sous le coup d'une accusation capitale, dans le château de Palerme.

Le marquis et le consul étaient également frappés de surprise. Le ministre regardait alternativement lord Dauvers, le consul et moi.

— Le jeune homme, dit-il enfin, maintenant que j'ai tout compris, maintenant que je puis tout juger, n'a plus rien à craindre, et il sera mis en liberté immédiatement. Je vais aller trouver sa Majesté

et je reviendrai avec les ordres nécessaires.

Tout devait se terminer sans bruit. Lord Dauvers ne songeait plus qu'à se cacher au monde.

Julien fut mis en liberté peu de jours après. M. Allen l'envoya chercher par son secrétaire, que j'accompagnai.

Il fut convenu qu'avant son arrivée à Naples on ne lui découvrirait rien. Le secrétaire était seulement porteur d'un ordre adressé au gouvernement du château, qui lui enjoignait de rendre la liberté au prisonnier et de l'envoyer à Naples. Un officier de l'armée royale nous accompagna avec l'ordre de présider l'accomplissement de notre mission.

Dès que nous arrivâmes à Naples, on conduisit le jeune homme chez le consul d'Angleterre. Le consul lui raconta l'histoire de sa naissance, de l'usurpation commise par son oncle, qui s'était emparé du rang et de la fortune appartenant au fils orphelin de lord Arthur et d'Irene. Il ajouta qu'après la mort de Clouderley Julien, ayant disparu, son oncle en avait éprouvé la plus vive inquiétude et m'avait envoyé d'Angleterre en Italie pour le tirer du péril qu'il pouvait courir. Non content de cela, son oncle lui-même était parti et avait résolu de rendre le titre et la fortune héréditaires de sa famille au légitime héritier.

Tout cette histoire frappa d'étonnement le pauvre Julien. Dans d'autres circonstances et si elle n'avait été appuyée par de tels témoignages, il n'aurait pu y ajouter foi ; mais le doute ne lui était plus permis. Plein de dignité dans ce changement de fortune, il l'accepta avec reconnaissance envers Dieu, qui l'avait sauvé, mais sans orgueil et sans enivrement.

Lorsque M. Allen eut fini de parler, je dis moi-même quelques mots sur la part que j'avais prise à cette affaire qui se terminait si heureusement, et j'offris au jeune homme de le conduire à l'appartement qui avait été préparé pour lui.

Là, je dis à Julien l'état d'esprit dans lequel j'avais laissé lord Dauvers, que je continuai à appeler ainsi, lorsqu'un an avant j'avais quitté le château de Milwood pour me rendre en Italie. Je

lui parlai des qualités de son jeune cousin, lord Bardsley, que la mort venait d'enlever. Je lui dis comment toutes les espérances et toutes les affections du père s'étaient concentrées sur la tête de l'enfant, et, comment, après l'avoir perdu, lord Dauvers s'était déterminé à se démettre de ses biens mal acquis, à se retirer entièrement du monde.

Mon récit plut au jeune homme. Il éprouva pour moi la même sympathie que lord Dauvers m'avait déjà montrée, et me pria d'être son ami.

— C'était comme un homme nouveau, me dit-il qu'il allait entrer dans le monde presque sans aucune relation qui pût lui être utile sur le théâtre inconnu où il allait se trouver. Il désirait que la même personne que son oncle avait choisie pour être son sauveur, demeurât son guide et son mentor.

Il se montra animé d'une sympathie que bienveillance qui me charma et j'acceptai avec gratitude la mission qu'il m'offrait.

Le lendemain, je reçus de la part de lord Dauvers l'invitation de me rendre chez lui. Je le trouvai plus faible encore qu'au moment de son arrivée à Naples, fort épuisé de l'effort qu'il avait fait dans son entrevue avec M. Allen et le marquis Fanucci, et plus encore accablé des remords de sa conscience.

Je ne l'avais pas vu depuis que j'étais retourné à Palerme et que j'avais amené Julien à Naples. J'avoue que je craignais presque maintenant de le revoir, surtout après avoir fait la connaissance de Julien. Je ne pouvais, en effet m'empêcher de lui en vouloir du tort qu'il avait fait à ce noble jeune homme et j'avais besoin de me souvenir que le coupable qui, courbé sous le châtiment de Dieu, confesse son crime et l'expie est digne de respect.

Lord Dauvers me questionna avec vivacité sur tout ce qui s'était passé entre moi et son neveu, et voulut en connaître les plus petits détails.

Quand je lui eus tout dit :
— C'est bien, reprit-il, ma tâche est finie. J'ai réparé. Tout ce que j'ai à demander c'est de ne jamais voir celui qui va me succéder. Ne pensez pas que j'aie envers lui aucune malveillance. Au contraire, je lui portés une véritable

affection. Je l'ai suivi dans tous les périls de son enfance et dans les hasards de sa jeunesse. S'il n'en avait pas été ainsi, serais-je tombé dans l'état d'épuisement où vous me voyez, mes joues seraient-elles pâles et livides, serais-je devenu l'ombre de moi-même ? Je lui offre mes sincères félicitations. Mais je ne puis le voir. S'il paraissait en ma présence, il me semble que j'expirerais à l'instant. Le crime a quelque chose d'insinuant dans sa nature, il se glisse dans notre âme ; il en est maître avant que nous l'ayons vu s'approcher. Mais, je le sens si le remords, sous la forme du fils de mon frère venait ici me regarder en face je ne pourrais supporter cette terrible apparition !

Tandis que lord Dauvers parlait ainsi on annonça M. Allen.

— Oni, dit le noble pénitent, je le recevrai séparé comme je le suis irrévocablement de la société humaine, ce sacrifice de ma part est encore nécessaire.

Lord Dauvers répéta au consul une partie de ce qu'il venait de me dire. Puis il continua en ces termes :

— Mes instant dans ce monde sont comptés. Je n'ai plus qu'une affaire à conclure, et ce sera de la manière la plus scrupuleuse. J'ai fait mon testament : il est écrit tout entier de ma main. Je me suis enquis de toutes les formes qui pouvaient en garantir la validité, et cela suffit. Mes domestiques l'ont attesté sans en connaître le contenu. J'ai fait dans ce testament toutes les déclarations nécessaires pour le rétablissement de mon neveu dans tous ses droits, et je les appuyées de toute ses preuves de nature à convaincre les plus incrédules. Je crois n'avoir rien omis à cet égard. M. Murray, l'illustre avocat, l'homme qui, de notre temps, honore le plus sa profession, est, en ce moment, à Naples ; qu'on le consulte ; tout ce qu'il jugera nécessaire, je le ferai.

Lord Dauvers survécut quelques semaines seulement à ces efforts suprêmes pour expier sa faute. On a vu dans quel degré d'épuisement il était tombé, après les longues épreuves qu'au milieu de ses prétendues prospérités et de son faux bonheur la main de Dieu lui avait infligées. Il mourut lentement, petit à petit. On put à peine dire quand il

expira. Je restai auprès de lui jusqu'au dernier moment. Lorsqu'il fut mis dans le tombeau et que l'oubli couvrit l'endroit où son corps reposa, aucune pierre, c'était sa volonté suprême, ne dit son nom à celui qui passait près de ce tombeau. Il n'avait pas voulu que sa mort usurpât le titre qu'il avait indûment porté pendant sa vie et que son tombeau mentit. Je visitai le lieu de sa sépulture avant de dire à Naples un dernier adieu ; et je regardai le tertre vert qui recouvrait les restes de lord Dauvers comme le monument le plus terrible d'une vie d'imposture, d'usurpation et de fraude !

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter pour terminer ce récit. Dès que nous fûmes arrivés en Angleterre, nous fîmes toutes les démarches indispensables pour le rétablissement de Julien dans ses droits. Nous dûmes nous adresser à la chambre des lords, qui est le premier corps judiciaire de la Grande-Bretagne. Les déclarations de lord Dauvers facilitèrent toutes les formalités qui étaient à remplir, et Julien prit légalement possession du titre et des biens dont il était le légitime héritier. Ses brillantes qualités, l'élevation de son esprit et de son cœur le rendaient bien digne assurément d'une aussi haute fortune. Jamais il n'oublia Clouderley, dont les amis, à commencer par M. Milner restèrent toujours les siens, et jamais devant lui on n'eût osé rappeler la mémoire de son oncle, dont il honorait profondément le repentir.

FIN.

UNE VENGEANCE DE MEDECIN.

V.

(Suite.)

Il y a le soir dans les vieux temples gothiques je ne sais quelle grandeur et quelle solennité qui impressionne l'âme Léopold Berthenay ne visitait plus dans sa demeure faite de marbre d'homme Celui dont il avait renié les renseignements et mis la loi en oubli et cependant, en

il éprouva une singulière émotion. Quelque chose du passé se remua en lui. Il se souvenait de l'Eglise de B***, où il arrivait comme un habitué, comme un enfant de la maison, sur les pas de sa pieuse mère ce qu'il avait éprouvé de paix et de félicité sereine, il l'avait éprouvé là, et rien que là; car le trouble avait envahi son âme depuis le jour où il avait brisé le dernier anneau de cette chaîne de croyances et de devoirs que sa mère avait voulu souder autour de son esprit et de son cœur, aussi bien pour son bonheur en ce monde que pour son bonheur éternel. Assailli par ses souvenirs, livré à ce remords tardif, aiguillon de sa conscience révoltée, il demeurait immobile, étonné lui-même de se trouver sous ces voûtes silencieuses. Après quelques minutes de réflexion, il se découvrit, fit quelques pas sur les dalles retentissantes; et, se plaçant derrière un pilier mais en vue de la chaire, il croisa les bras et écouta. Le hasard le servait à merveille. Un homme vêtu de la robe de bure du dominicain, la taille serrée par une ceinture de cuir, la tête rasée, était debout dans la chaire, et ce moine comptait parmi les hommes les plus éloquents du temps. Il n'avait encore prononcé que quelques phrases, et son auditoire était subjugué. Sa parole, lave ardente, tombait sur cette foule, qui frissonnait sous l'éclair de son regard, sous la vigueur et la majesté de son geste. Sa voix remuait toutes les fibres de son cœur son intelligence soulevait toutes ces intelligences. Avant qu'il eût parlé, chacun de ces visages s'imprégnait de cette physionomie de convention qu'on porte partout, même à l'église. Mais voilà que ses lèvres éloquentes s'ouvrent voilà que son regard devient inspiré. Il monte, il s'élève, il plane, et la physionomie de convention a disparu; l'âme, dont il rappelle les destinées immortelles, perce; et ses propres émotions se reflètent sur ces faces d'hommes et de femmes et les transfigurent. La voix de l'apôtre trouve partout des échos, et grâce à ce magnifique talent de la parole dont Dieu l'a doué pour l'entraînement et la sanctification de ses frères, bien des terres infertiles reçoivent le germe précieux qui en son temps produira des fruits de salut.

Ce soir-là il parlait des passions qui sont le trouble et le tourment de la vie de l'homme, il le peignait tour à tour dominé par elles ou les dominant, et ses tableaux étaient frappants de vérité.

L'a-propos était saisissant, et dans la disposition d'esprit où se trouvait le jeune homme tout coup portait. Quand l'orateur se tut; lui, l'auditeur caché, reprit son ténébreux chemin. Les cierges s'allumaient sur l'autel l'encens fumait, l'orgue, touché par une main habile, faisait courir sous les voûtes du temple des tempêtes mélodieuses, rien ne l'arrêta, il sortit toujours pâle et toujours songeur, mais le lendemain la diligence partit sans lui. Son âme s'était émue; mieux que personne satisfaite; sa haine n'avait produit que des fruits d'une amère saveur, et il se rappelait enfin qu'il y a des lois de justice que l'on ne viole impunément.

VI.

Douze ans se sont écoulés. L'hiver commence, une pluie glacée fouette les vitres des maisons, le vent de novembre pleure et se lamente dans les rues étroites de B***, les girouettes grincent, et ceux qui ont un toit plaignent les voyageurs et les pauvres errants. C'est l'hiver où les familles se groupent autour du foyer, dont la chaleur et la flamme sont un bien-être et une joie.

Dans une chambre bien close, assise auprès d'un feu clair, une femme dont un bonnet de mousseline unie cache à demi les épais cheveux blonds travaille solitaire. C'est Céleste de Langerain, qui pourtant n'a plus vingt-cinq ans. Sa taille frêle s'est un peu courbée, sa fraîcheur a disparu, ses joues et ses lèvres sont également pâles; mais ses yeux rayonnent d'un doux éclat, et son front est serein. Le corps est demeuré faible mais l'âme est demeurée forte. Elle a vu tomber autour d'elle bien des personnes auxquelles une santé robuste promettait de longs jours, elle vit seule, son existence n'est pas dépouillée de joies et n'en est pas moins bien remplie. Occupée de bonnes œuvres, dévouée aux pauvres, entourée d'une famille qui la respecte et la chérit, elle marche tout dou-

cement dans la vie, sans regrets du passé, sans crainte de l'avenir.

Un coup de marteau, frappé à sa porte la fait tressaillir. Elle n'attend personne et elle prête l'oreille, car elle croit reconnaître la voix grondante de sa vieille servante montée à son plus haut diapason d'irritation. Qu'était-ce ? Un des membres de sa famille ? Mais il n'y a pas pour eux de consigne. Un malheureux ? Mais sa porte leur est toujours ouverte.

Elle se préparait à aller s'enquérir elle-même du motif de cette altercation de vestibule dont elle ne se rendait pas compte, quand la porte de son appartement s'ouvrit brusquement et se ferma derrière un homme dont les vêtements ruisselaient d'eau. Un cri involontaire échappa à Mlle de Langerain ; il s'était découvert et elle avait reconnu dans cet homme au visage flétri, aux cheveux gris que la pluie collait à des tempes sillonnées de rides, son ancien persécuteur, Léopold Berthenay.

Surmontant avec peine l'émotion qu'elle éprouvait, elle se redressa sur son fauteuil, et, le regardant avec sévérité, d'une voix calme lui dit :

— Que venez-vous faire ici, monsieur ?

— Solliciter mon pardon, répondit-il. Cui, je suis bien ce misérable qui s'est plu à jeter un voile de deuil sur votre jeunesse en vous menaçant de la mort, comme s'il m'avait été donné, à moi de disposer d'une vie.

— Oh ! monsieur, il y a longtemps que je vous ai pardonné, répondit Céleste avec douceur et dignité.

— Merci, mais ce n'est pas assez. Maintenant la mort me menace dans ce que j'ai de plus cher, et je viens vous demander une prière à vous qui êtes une sainte. Je vais m'expliquer, ajouta-t-il en voyant que Mlle de Langerain le regardait avec un étonnement mêlé d'effroi, je ne suis pas son, écoutez-moi.

Il croisa les bras et reprit :

— Il y a dix ans que je suis marié, et Dieu m'a rendu père de trois enfants. Deux sont morts, et toute ma science s'est trouvée impuissante. Ma fille aînée me restait, un ange, mademoiselle, que j'aime plus que moi-même. Et voilà qu'un mal terrible, inconnu, la saisit à son tour. J'ai lutté, et elle dépérit sous

mes yeux. Hier j'ai cru qu'elle allait expirer entre mes bras. Alors, fou de douleur écrasé sous la certitude d'un malheur suprême, j'ai cherché quelle malédiction pouvait peser sur moi ; je me suis demandé pourquoi ces enfants, ces innocents m'étaient tous ravis. Et je me suis souvenu de vous, de vous que j'avais haïe comme un insensé, et je me suis dit : J'irai vers cette victime de mon orgueil, je m'humilierai, je lui demanderai pardon à deux genoux, s'il le faut, mais elle priera pour moi, indigné, et mon enfant me sera rendu. Et je suis parti, j'ai quitté ma femme au désespoir, mon enfant à l'agonie ; j'ai fait douze lieues à cheval parce que personne ne se souciait de se mettre en route par cette nuit de tempête, et me voici. Mademoiselle, ne me refusez pas. Je vous ai cruellement fait souffrir, je me suis brutalement mêlé à votre destinée pour briser toutes vos espérances et je viens aujourd'hui vous demander une prière pour mon enfant. Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi.

Ses mains se joignirent par un geste suppliant.

Mlle de Langerain, les yeux baissés, demeurait pensive. Chose étrange ! la vengeance non-seulement lui était devenue facile, mais elle s'offrait en quelque sorte à elle. Toutes ces tortures qu'elle avait subies, toutes ces années d'angoisses, toutes ces larmes répandues sur son avenir brisé, toutes ces craintes suscitées par les menaces de cet homme elle pouvait cruellement s'en venger en lui disant :

— Je ne priera pas pour celui qui s'est fait mon bourreau.

Elle aurait pu le faire si elle n'eût été chrétienne ; car dans l'âme la plus pure fermente quelque chose des passions contenues et sont éteintes.

Le regard ardent et inquiet de Léopold ne la quittait plus, il essayait de saisir sur ses traits l'impression intérieure. En ce moment, placés vis-à-vis l'un de l'autre ils représentaient d'une manière saisissante ces deux puissances qui se partagent le monde et qui lutteront jusqu'à la fin des siècles : le bien et le mal. Le bien, c'était cette femme faible d'apparence mais portant sur son front la sérénité, et, dans son calme regard la

paix de la conscience. Le mal, c'était cet homme encore vigoureux malgré ses cheveux blanchissants et son teint livide; mais dont un feu sombre animé les yeux et sur les traits duquel les passions ont laissé d'ineffacables traces.

Après une ou deux minutes de silence Céleste de Langerain leva les yeux vers un Christ d'ivoire appendu au-dessus de son prie-Dieu, et s'adressant au père désolé :

— Allez, monsieur dit-elle avec une indéfinissable expression, et ayez confiance, mes pauvres prieront et je prierai moi-même pour la guérison de votre fille.

— Vous me le promettez, murmura-t-il vous priez-vous ?

— Je vous le promets.

— Oh ! alors une dernière grâce ! Que je vous voie à genoux, que j'emporte cette consolation et cette espérance.

Mlle de Langerain se leva et alla s'agenouiller sur son prie-Dieu.

Léopold la contempla un instant, la tête penchée, absorbée dans sa prière. Une expression étrange passa sur son visage; ses traits se détendirent, des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, il fléchit un genou, et élevant les bras vers le crucifix :

— O Jésus ! ô Christ ! s'écria-t-il avec exaltation, par cette femme je crois en vous ; prenez ma vie, celle de mon enfant et que votre volonté soit faite.

Et, se relevant, il sortit.

VII.

Dans la ville qu'habite le docteur Berthenay, on suppose que sa conversion subite, imprévue, inespérée est due à la guérison presque miraculeuse de sa fille. Quelle qu'en soit la cause, les gens de bien s'en réjouissent ; car, cet homme énergique, appliquant au bien ses puissantes facultés, est devenu pour les misérables et les souffrants une providence, pour son pays un homme utile. Il a rompu avec son passé et changé ses voies. Les convictions catholiques lui ont donné la paix qu'il avait si longtemps cherchée en vain.

Céleste de Langerain, dont une grande distance le séparé de lui est redevenue étrangère, mais elle sait que tous les

jours elle a une part dans les prières de cette famille, dans laquelle son nom vit entouré de respect et de vénération.

FIN.

UNE REVANCHE.

Au quinzième siècle, la ville de Gênes était divisée par les factions de la noblesse et du peuple. Uberto, d'une famille plébéienne, doué d'un esprit élevé et de talents supérieurs, s'était enrichi par des spéculations heureuses dans le commerce; fier et jouissant de l'influence que donne les richesses, il se trouvait à la tête du parti populaire et avait une grande autorité sur l'esprit des Génois.

Les nobles humiliés de voir leur suprématie méconnue se réunirent pour changer cet état de choses, et parvinrent à reconquérir leur ascendant. Il y eut à Gênes une de ces révolutions si communes dans les républiques italiennes. Les vainqueurs usèrent et abusèrent de la victoire.

Uberto devait être naturellement leur première victime; ils le firent donc emprisonner comme coupable de trahison envers l'État. On rendit sa captivité aussi dure que possible. Chaque jour, à la même heure, le guichet pratiqué dans la porte de son cachot s'ouvrait et donnait passage à la main du géôlier qui lui apportait la grossière nourriture destinée aux prisonniers. Cette visite quotidienne était le seul événement qui permit au captif de compter les jours, car le soleil ne pénétrait pas dans sa sombre demeure.

Sa captivité dura depuis un mois déjà, lorsque, un matin, il entendit grincer les clefs dans la serrure de la porte de sa prison. Cette fois, le géôlier entra et lui annonça que l'heure était arrivée de comparaître devant les juges.

Bientôt Uberto se trouva en présence du tribunal: le procès dura peu. Grimaldo, qui était alors le premier magistrat, avait été chargé de prononcer la sentence. Il lui dit, en substance, qu'

sb esting est ansh tray qui a pils eno: Le tribunal punissant, l'audace du fils d'un simple mécanicien, qui avait osé s'élever contre la noblesse de Gênes et substituer le pouvoir populaire au pouvoir aristocratique, le condamnait à rentrer dans la basse condition d'où il était sorti, et qu'il le banissait à perpétuité, en prononçant la confiscation de tous ses biens.

Uberto entendit cet arrêt sans se plaindre. Blessé, cependant de la manière dont le juge Grimaldo s'était exprimé à son égard, il ne put s'empêcher de lui dire qu'il le ferait peut-être un jour souve- nir du langage qu'il venait de tenir à un homme dont la naissance était humble sans doute, mais dont les sentiments étaient aussi élevés que ceux de plus illustres patriciens de Gênes.

Après avoir prononcé ces mots le condamné se retira.

Le lendemain, Uberto, auquel on avait ouvert les portes de sa prison disait un dernier adieu à ses amis et s'embarquait sur un vaisseau en partance pour Naples.

Son premier soin en arrivant sur la terre étrangère, fut de chercher à se procurer de l'argent, quelques débits urs, qu'il avait dans cette ville furent touchés de sa détresse et s'empressèrent de s'acquitter envers lui. Avec les débris de sa fortune, l'exilé alla s'établir dans une des îles de l'Archipel appartenant à la ville de Venise. Là il se livra de nouveau à un négoce et son activité et son intelligence le conduisirent encore une fois à une très-grande fortune.

Uberto avait oublié ses malheurs, et, adoptant pour patrie l'île qui lui avait offert un refuge, il jouissait de ses prospérités nouvelles auxquelles l'estime universelle dont il était entouré donnait un nouveau prix.

Comme son commerce était très-étendu, il voyageait souvent parmi les nombreuses villes avec lesquelles il était en relation d'affaires et où le conduisaient ses intérêts, se trouvait Tunis, qui, à cet époque, avait un traité d'alliance avec les Vénitiens, quoique les barbaresques fussent en guerre avec les autres États italiens, surtout avec Gênes.

Un jour qu'Uberto s'était rendu chez un des principaux habitants de cette vil- le, il vit dans ses jardins un jeune escl-

ve chrétien qui gémissait sous le poids de ses lourdes chaînes. Ce malheureux paraissait épuisé de fatigue en se livrant à des pénibles travaux auxquels sa faible constitution et probablement les habitu- des d'une vie plus heureuse ne l'avaient pas préparé. De temps à autre, il s'ar- rêtait pour essuyer son front, ruisselant de sueur, et laissait échapper un long soupir de sa poitrine.

L'exilé génois, qui le regardait avec compassion depuis quelques instants, s'approcha de lui et lui parla en italien.

Un rayon de joie passa sur le front at- tristé du jeune esclave. En entendant les sons animés de sa langue natale, l'i- mage de la patrie perdue, et peut-être le foyer paternel lui étaient apparus. Il répondit aux questions de l'étranger, et il apprit qu'il était Génois.

— Quel est votre nom ? demanda Uber- to. Ne craignez pas de le dire à un hom- me né comme vous sous le beau ciel de l'Italie.

— Hélas ! répondit l'esclave, je crains bien que mon maître ne connaisse mon nom et la noblesse de ma famille, et qu'il n'exige une rançon que mon père ne pourra peut-être pas payer. Mon père est un des premiers magistrats de Gênes, et je suis son fils unique. Je m'appelle Grimaldo.

— Grimaldo !... s'écria Uberto.

Puis il garda le silence.

Que de tristes souvenirs ce nom venait d'évoquer dans l'âme du proscrit !...

Ce jeune homme, cet esclave, c'était le fils de celui qui avait prononcé sa condamnation avec tant de dureté, celui qui avait ajouté par l'amertume de ses paroles aux tristesses de la situation du condamné. Il était là devant lui, captif chez les Barbaresques. La Providence avait puni l'orgueilleux patricien de Gênes dans son fils, de tout ce qu'il avait fait souffrir aux plébiens et en particu- lier au malheureux Uberto.

En cet instant, toutes les angoisses de sa dure captivité apparurent ? Deux voix s'élevèrent alors dans le fond de son âme, l'une criait : Vengeance ! ven- geance ! l'autre plus fort encore, ré- pondit : Pardon et charité.

Celle-ci venait du ciel.

Uberto était chrétien. Après une lutte

de quelques minutes ce fut la seconde qu'il éconta.

— Mon Dieu, je vous remercie ! dit-il ; vous m'offrez l'occasion d'une revanche chrétienne, je ne la laisserai pas échapper et j'apprendrai à cet orgueilleux patricien qu'il y a une noblesse plus haute que celle de la naissance, celle du cœur, car celle-là vient de vous.

Uberto réussit à dissimuler son trouble et continua à interroger le jeune homme. Ce dernier lui raconta que se dirigeant vers Tunis, il y avait été pris par un corsaire, et que son père, n'ayant reçu de lui aucune nouvelle le croyait sans doute victime d'un naufrage.

L'exilé génois se rendit auprès du propriétaire du jeune esclave : cet homme était un des principaux corsaires de Tunis, il avait loué le jeune homme comme jardinier à celui chez lequel Uberto l'avait rencontré.

Vous avez en votre puissance lui dit-il un esclave qui est mon compatriote. Je viens vous demander quel prix vous mettez à sa liberté ?

Le corsaire hésita ; puis il répondit : — Je connais la valeur de mon esclave. Il appartient à une des premières familles de Gènes et je ne vous le céderai pas à moins que vous ne me comptiez trois mille ducats. C'est mon dernier mot.

Deux heures après, Uberto comptait au capitaine la somme exigée, et obtenait ainsi à prix d'or, la liberté du fils de son ennemi !...

Le jour était avancé : déjà, le soleil avait disparu à l'horizon ; chacun, fatigué d'avoir supporté la chaleur de la journée, commençait à prendre du repos. Dans une des rues de Tunis, deux cavaliers piquaient leur monture, impatients qu'ils étaient d'arriver à leur destination, déjà, l'un d'eux avait pris l'avance ; portant avec lui un énorme paquet.

Bientôt, les deux étrangers mirent pied à terre.

Uberto (car c'était lui) fit signe à son serviteur de le suivre puis il pénétra dans la maison où le jeune Grimaldo travaillait encore, malgré l'heure avancée l'esclave essuya ses larmes en revoyant celui qui le matin, lui avait parlé la langue de sa patrie.

— Jeune homme séchez vos larmes, s'écria Uberto, vous êtes libre....

Dans quelques jours vous reverrez votre père !..

Puis, brisant lui-même les chaînes du captif, il voulut l'aider à revêtir les riches habits qu'il avait fait apporter par son serviteur.

Grimaldo n'avait pu encore prononcée une parole que les fers étaient tombés de ses pieds : il accablait son bienfaiteur de questions, lui demandant s'il n'était pas sous l'empire d'un rêve ? Enfin, après quelques explications le jeune homme demeura convaincu de l'heureuse réalité de sa délivrance.

Uberto lui offrit un cheval, et ils partirent ensemble.

Après avoir passé plusieurs jours à Tunis où le retenaient ses affaires, Uberto retourna chez lui avec son jeune compagnon dont il avait gagné l'affection.

L'exilé attendait avec impatience l'occasion de renvoyer le jeune Grimaldo dans sa patrie.

Ayant appris qu'un bâtiment partait pour Gènes, il fit venir son protégé et lui parla en ces termes :

— Mon jeune ami jeune peux vous retenir plus longtemps loin de ceux qui vous aiment et auxquels votre retour causera tant de bonheur. J'ai fait préparer pour vous des provisions, prenez cette bourse pour les frais de votre voyage. Je vous prie de remettre cette lettre à votre père, il se souviendra sans doute de moi. Adieu, je ne vous oublierai jamais et j'espère que vous m'accorderez un souvenir quand vous serez loin de moi. Vous apprendrez bientôt pourquoi je ne peux, moi-même, vous accompagner dans cette belle ville de Gènes qui est aussi ma patrie ; un de mes serviteurs sera votre guide.

En disant ces mots, Uberto glissa une bourse pleine d'or dans les mains de Grimaldo.

Le jeune homme exprima avec effusion sa reconnaissance à son libérateur, et le quitta en versant des larmes d'attendrissement. Peu d'instants après, il s'embarquait pour sa ville natale.

II

Nous sommes à Gènes. Le vieux Grimaldo, assis devant une table, semble plongé dans une profonde rêverie ; de

nombreux papiers sont placés devant lui depuis un quart d'heure il tient un portrait entre ses mains. C'est celui d'un jeune homme au regard à la fois doux et intelligent, le portrait de son fils.

Le vieillard prit un plume et, d'une main agitée, il écrivit ces mots au-dessous de l'image chérie qu'il venait de contempler :

Jacob-Emilio Grimaldo part pour l'Algérie le 12 mai pour ne plus revenir.

Au moment où il terminait le dernier mot, on entendit un bruit dans l'escalier puis un vieux serviteur se précipita tout effaré dans la chambre :

— Monsieur ! s'écria-t-il. Ah ! quelle nouvelle ! qui l'aurait pensé ?

— Qu'y a-t-il ? s'écria amèrement le vieillard ; sans doute un nouveau malheur ?

— Un malheur ! Ah ! monseigneur ! remerciez Dieu !

La porte s'ouvrit, un jeune homme entra les bras étendus ; on n'entendit que ces deux mots : Mon fils ! mon père ! et le jeune Grimaldo soutenait le vieillard à demi évanoui et se mourant de surprise et de joie.

Après quelques instants donnés à ces embrassements mutuels, le jeune Grimaldo raconta à son père comment il s'était trouvé réduit en esclavage et condamné à de pénibles travaux, comment un jour le ciel lui avait envoyé un libérateur qui était venu briser ses fers.

— C'est un Italien et, quand je l'ai quitté, il m'a remis une lettre pour vous, ajouta le jeune homme.

— Donne, donne la lettre de cet homme généreux, de mon bienfaiteur je puis l'appeler ainsi, puisqu'il est le libérateur de mon enfant.

Le jeune Grimaldo tendit à son père un pli cacheté que celui-ci ouvrit précipitamment.

La lettre était conçue :

« Ce fils d'un vil plébéien qui vous a dit, il y a déjà plusieurs années, que vous pourriez vous repentir un jour du mépris avec lequel vous le traitiez, est heureux aujourd'hui, quoique habitant sur un sol étranger, de voir sa prédiction accomplie... »

« Celui qui a délivré votre fils unique de l'esclavage est

« Uberto, l'exilé. »

Grimaldo devint pâle comme un trépassé.

— Mon fils sauvé par Uberto, racheté par Uberto ! s'écria-t-il en froissant la lettre entre ses doigts.

Puis un meilleur sentiment s'éleva de son âme.

— Je suis vaincu en générosité et en noblesse. Oui, le plébéien Uberto a tenu sa promesse, il a forcé l'orgueilleux patricien Grimaldo au repentir. Je l'ai appelé mon bienfaiteur, mon ami, il doit l'être, puisqu'il est le libérateur de mon fils. J'ai été cruel et injuste, je ne serai pas ingrat. Un homme d'un aussi grand cœur qu'Uberto doit être un grand citoyen ; il ne faut pas que Gènes soit privée de lui. Qu'Uberto revienne !

Le jour même, Grimaldo alla plaider devant les chefs de la noblesse et le doge la cause d'Uberto, il raconta son trait magnanime et son rappel fut tout d'une voix prononcé.

Le jour où il revint fut une fête publique. Le vieux Grimaldo le reçut dans ses bras et le pressa sur son cœur. Uberto se rendit ensuite au palais du doge, entre le fils qu'il avait délivré et le père qui lui devait son fils et auquel il devait son retour dans sa patrie. Les femmes jetaient des fleurs du haut des balcons : la noblesse, et le peuple confondus dans les mêmes rangs, suivaient en répétant : « Gloire à Uberto et honneur à Grimaldo ; c'est aujourd'hui la fête de la réconciliation et de la vertu ! »

MARIE O'KENNEDY.

IL Y AVAIT UNE FÉE

Qui donc, en entendant cette formule, ne s'est reporté à l'imagination, cette fée à la baguette magique, ouvrant les longues perspectives des siècles écoulés pour y faire apparaître des personnages merveilleux des événements bizarres, et tout ce beau royaume des fées et des génies, où l'extraordinaire est passé en service ordinaire et où l'impossible court les rues ? Comme les petites têtes d'enfants étaient attachés sur le visage du conteur ! Comme tout ces petits cœurs, battaient

Manque 4 page

(305+306)

quand venait à retenir ce mot solennel qui ouvrait tout les récits.

Il y avait une fois !...

Il y avait une fois un roi et une reine à qui Dieu envoya une fille ; elle naquit sous les meilleurs auspices. Ses parents qui étaient en bons rapports avec toutes les fées et avec tous les génies du voisinage, les avaient invités à un grand banquet, et chacun des invités avait trouvé devant lui son met favori. Celui-là avait savouré des gouttes de rosée cueillies dans le calice des roses et pénétrées de leur parfum ; celui-ci des grains de raisin cueillis sur une montagne si haute qu'on mettait un siècle à y monter, et à une grappe si mûre, qu'on aurait dit des perles du plus bel ambre. Pour d'autres on avait prié les papillons d'aller pomper les sucs exquis des fleurs surnaturelles qui s'épanouissent dans les beaux jardins du pays des chimères. Il y avait une de ces fées la *Fée aux miettes*, qui avait la poitrine délicate et devant laquelle le roi, par une prévenance à laquelle elle fut très sensible, avait ordonné de servir une goutte de lait dérobée à la voie Lactée par un joli petit oiseau bleu couleur du temps, nommé l'Idéal, qui n'a pas besoin d'air pour déployer ses ailes diaphanes et qui s'élève bien au-dessus des nuages dans le pur éther. Ce jour là, les astronomes braquèrent comme à l'ordinaire leurs lunettes et leurs télescopes sur le ciel étoilé, et, n'ayant pas eu avis du larcin du petit oiseau bleu et du baptême de la petite princesse, il se livrèrent à des commentaires infinies et tracédants sur la goutte de lait dérobée et annoncèrent la fin du monde.

Tant il y a que les Fées et les génies furent très-satisfaits de la réception du roi et de la reine. Au dessert, chacun des convives commença à la douer. La fée Diamantine qui habite le pays des pierres précieuses et des émeraudes, la doua des plus beaux yeux du monde et annonça qu'ils brilleraient comme les saphirs de son collier. La fée Chrusolide qui règne sur les mines d'or, la doua des cheveux blonds si beaux et reflets si brillants qu'il faisait pâir l'or le plus pur. La fée Coquette toucha le petit nez

de l'enfant de sa bague, et il devint, si joli, que le nez de Roxelane eût paru un vrai pied de marmite à côté. La fée du pays du corail passa son doigt sur les lèvres de l'enfant, qui prirent à l'instant la teinte rouge qu'elles devaient conserver et la fée aux perles fines se chargea de ses dents. La marraine de Cendrillon, qui se trouvait aussi invitée, promit que la fille du roi et de la reine aurait le pied si petit, si mignon, que la pantoufle de son ancienne protégée serait trop large et trop grande de moitié pour ce charmant petit pied. La fée des cygnes le donna d'un col, blanc et flexible et la fée des rossignols, qui avait pris ses oreilles sous sa protection, lui laissa en outre deux de ses musiciens ailés, pour former de bonne heure sa voix par leurs harmonieuses chansons. Aussi c'était un plaisir que de l'entendre. La petite princesse Léréna, c'était son nom, ne criait jamais, jamais elle ne se plaignait et, ayant eu faim pendant le banquet elle appela sa nourrice par une roulade si mélodieuse et une cadence si perlée, que l'on crut que c'était un des rossignols de la fée qui commençait à chanter.

Qui était heureux ! C'était le père, c'était la mère de la petite princesse. Ils ne pouvaient se lasser de remercier les bonnes fées qui avaient si bien doué leur chère enfant. Ils ne doutaient pas qu'en grandissant elle ne devint un trésor, une perfection, un vrai chef-d'œuvre ! Le roi parlait même déjà—tant les pères sont prévoyants !—de faire entourer son royaume d'une muraille de trois cents coudées de hauteur, dans la crainte que les princes ses voisins, qui dans ce moment jouaient encore à la toupie, ne vinssent à la tête d'innombrables armées lui demander la main de Léréna, qui, à l'instant même où le roi son père avait cette crainte, dormait gentiment dans son berceau d'or massif, en sucant un sucre de pomme de Rouen enchassé dans une manche de diamants, pendant que des papillons merveilleux agitaient leurs ailes de pourpre brodées d'or, en guise d'éventail au-dessus de son charmant visage pour le rafraîchir.

On allait se quitter, lorsque l'on entendit un grand tumulte. C'était comme un bruit d'ailes effarouchées. O terreur ! tout à coup on vit passer à travers le

chassis d'un carreau dont la vitre fut brisée en mille morceaux le char redouté de la fée Carabosse, attelé à la d'Aumont, de deux hiboux avec une chaîne courts en arbalète.

— Eh bien ! cria-t-elle d'une si grosse voix qu'elle réveilla l'enfant nouveau-né en sursaut et que les rossignols poussèrent des cris plaintifs, on festoie ici sans moi à ce qu'il paraît ! Mon couvert au moins est-il mis ? M'a-t-on préparé mes mets favoris, une daube de rats à la ravigote, une gibelotte de crapaux à la tartare, une mayonnaise de scorpions et une compote d'araignées au sucre candi ?

Le roi s'excusa du mieux qu'il put. Il assura à la fée Carabosse qu'il avait cru sa seigneurie absente de ses Etats, sans quoi il l'aurait certainement invitée. La reine ordonna immédiatement qu'on mit tout le monde en campagne pour trouver des rats, des crapauds, des scorpions et des araignées, qui sont très-rarés dans ce pays parce qu'on les détruit tous les ans.

— Nenni, nenni, s'écria l'implacable Carabosse, dont la grosse voix faisait autant de bruit qu'une cataracte. Puisqu'on m'a oublié je n'accepterai rien de vous, pas même une chenille confite dans le vinaigre en guise de cornichon. Mais je veux à mon tour douer cette enfant comme l'on fait tout ces génies et toutes ces fées.

Alors l'affreuse Carabosse se dressa sur la béquille enlacée de serpents qui lui sert de baguette, et les deux hiboux de l'atelage firent un cri funèbre. Tout le monde sentait que quelque chose de terrible allait se passer. Le roi et la reine étaient à genoux :

— Madame Carabosse s'écriaient-ils, ne faite pas de mal à cette chère enfant.

— Qui parle de lui faire du mal ? répliqua la méchante fée avec un ricanement qui ressemblait au sifflet d'une machine à vapeur. Je vous dis que je eux la douer. Je serai même plus généreuse envers elle que vos autres convives. Il ne se sont privés de rien pour l'enrichir. Moi je me prive à son intention... d'une de mes bossés. Ne me remerciez pas, il m'en restera toujours assez comme cela...

Un gémissement universel s'éleva dans la salle. L'effet avait suivi la parole, le chef-d'œuvre de la création, la merveille des merveilles, la belle des belles était bossue !

— Regardez, cette petite bosse lui va presque aussi bien qu'à moi, dit l'impitoyable fée en ricanant.

Puis se tournant vers le roi :

— Voilà qui gardera mieux votre fille que la muraille de trois cents coudées que vous vouliez élever, ajouta-t-elle. Et, toi, ma petite, tu garderas ta bosse jusqu'à ton dernier jour, car j'ai parlé la dernière, et selon les lois du royaume des fées, celle qui parle la dernière a le dernier mot.

Alors une voix aussi douce qu'une flûte prononça ces mots :

— Vous êtes trop pressée, ma sœur, je n'ai encore rien dit, et c'est moi qui suis la marraine de l'enfant.

C'était la fée Urgande telle que l'a peinte le poète :

Haute à peine de quatre doigts.
Mais de bonté vraiment bien grande.

Prudente comme elle était, elle avait prévu le méchant tour de la cruelle Carabosse, et elle arrivait dans sa conque de saphir traînée par huit papillons bleus que conduisait un scarabé à la livrée émeraude avec un fouet dont le manche était un rayon du soleil auquel était attaché un fil de la Vierge.

Elle s'arrêta devant le berceau de l'enfant et se penchant vers sa filleule :

— Je ne peux, dit-elle, t'affranchir actuellement ma mignonne, du don de Mme Carabosse, mais je t'apporte deux dons, la bonté et la patience. Le premier fera oublier la difformité aux autres, la seconde te la fera trouver moins lourde à toi-même. J'en appelle en outre, au tribunal du roi des génies qui a le droit, tous les quinze ans, de casser tous les arrêts injustes prononcés par les fées.

Des applaudissements enthousiastes saluèrent les paroles de la fée Urgande. La princesse était belle, charmante, bonne et douce à perpétuité, et elle n'était bossue qu'à temps. La hideuse Carabosse s'en mordit les doigts de colère et donna un violent coup de béquille à ses hiboux, qui partirent au triple galop.

et cassèrent encore une vitre pour sortir du palais.

C'est avec ces comtes que notre belle enfance a été bercée. *Barbe-Bleue*, le *Petit Poucet*, la *Belle au bois dormant*, le *Prince Charmant* et le *Prince Percinet* à la *Belle et le Bête*, après avoir ravi nos soirées à la descente du berceau, ravissent encore celles de nos enfants. Quelle émotion pendant que le petit Poucet ce diminutif d'Ulysse chez le cyclope Polyphème, entre dans la maison de l'ogre ! Quel frisson quand celui-ci s'écrie de sa voix retentissante : " Je sens la chair fraîche ? " Quelle joie quand le petit Poucet chausse les bottes de sept lieues et comme notre imagination court avec lui.

Je me souviens encore d'une tante qui, lorsque nous étions enfants, mes frères et moi, nous redisait, quand elle venait voir notre mère, des contes et des histoires. C'était de toutes les tantes la plus aimable et la plus aimée. De plus loins que nous l'apercevions nous courions à elle et nous lui criions : " Tante Caroline, tante Caroline, il y avait une fois un roi et une reine ! " et nous grimpons, qui sur ses genoux, qui sur le bras ou sur le dos de son fauteuil, et nous attendions, haletants et attentifs, en formant autour d'elle comme une riante guirlande, le commencement du récit. Un soir qu'aucun conte de fée ne lui était sans doute venu à la mémoire, elle commença par sa formule accoutumée : " Il y avait une fois un roi et une reine. " Puis elle nous peignit ce bon roi ne songeant qu'au bonheur de ses sujets, soulageant les misères, changeant les splendeurs de sa cour en aumônes, tandis que la reine, belle comme le jour et meilleure encore que belle, entraînait dans toutes les idées du roi, se mettait de moitié dans toutes ses bonnes actions, puis, simple dans ses goûts, quittait les toilettes magnifiques de la cour pour prendre la robe de bure de la fermière, et se plaisait à traire, de ses royales mains, les vaches de son petit domaine. Mais tout à coup des nuages chargés d'éclairs assombrissaient le ciel de cette idylle. Des méchants portaient sur ce bon roi

une main hardie et le traînaient dans une tour ténébreuse. La reine partageait sa captivité. Ses deux enfants, purs et beaux comme les anges, faibles et innocents comme nous, étaient enfermés dans la prison de leurs parents. Hélas ! un jour venait, jour néfaste, où l'on séparait le roi de la reine, et, quand les méchants avaient tué ce bon roi, ils arrachaient à la reine, destinée à périr comme lui, son fils-bien-aimé, ce bel et charmant enfant, autrefois les délices de son palais, maintenant le dernier charme et la dernière consolation, le dernier rayon de soleil de sa prison, pour le livrer, ce pauvre petit, doublement orphelin, à un ignoble savetier qui le réveillait au milieu des ténèbres de la nuit en criant : " Dors-tu ?... "

Depuis longtemps nos yeux devenaient humides, nos poitrines se gonflaient, nos gosiers étaient serrés comme dans un étan. A ces derniers mots, un long sanglot nous échappa, et détournant tous la tête, nous vîmes avec étonnement que le cercle des grandes personnes s'était formé peu à peu autour de notre tante, que le silence s'était fait, et que tout le monde pleurait. " Mes enfants, mes enfants, nous dit-elle en pleurant elle-même, ceci n'est pas un conte c'est une histoire, une lamentable histoire, la vôtre comme la nôtre vous la lirez un jour, Oui, ... il y avait une fois un roi et une reine, le meilleur des rois, la plus aimable des reines, et ce roi s'appelait Louis XVI cette reine Marie-Antoinette. Je les ai vus, je les ai connus, je les ai aimés, et je les pleurerai tant que j'aurai des larmes dans les yeux. Et maintenant, enfants, ne me demandez plus pourquoi la voix de votre vieille tante tremble quelquefois, pour quoi une larme paraît dans ses yeux quand elle commence un de ces récits que vous aimez tant par ces mots : " Il y avait. " une fois un roi et une reine ! "

FELIX-HENRI.

VARIÉTÉS.

PROSPECTUS.

ANGLAIS.

Plusieurs lords devaient dans une taverne de Londres tout à coup un homme frappé d'apoplexie tombe à leurs pieds.

— Je parie qu'il ne vivra pas vingt minutes dit l'un d'eux.

— Cinquante guinées qu'il est mort dans un quart d'heure.

— Cent qu'il n'a pas dix minutes à vivre.

— Cent, qu'il est mort.

— Cent, qu'il respire encore.

• Tous les paris sont acceptés.

Un de ceux qui avaient parié pour la vie place un flacon de sels sous le nez du moribond.

— Halte-la, milord dit un autre parieur les flacons n'en sont pas.

Milord Hervey, voyageant en Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt.

— Ah ! ah ! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous.

CHASSEURS.

Un chasseur habituellement maladroit voulut un jour, né pas rentrer bredouille. Il acheta un lièvre au marché ; mais, pour se mettre à l'abri de tout reproche et de toute plaisanterie, il voulut que son gibier portât les traces évidentes de mort violente en plaine. Il attachait donc le quadrupède avec une longue corde à un arbre de son jardin ; prit son temps pour l'ajuster, tira et l'animal, dont le plomb venait de couper la corde, reconquit au galop de ses quatre pattes, une liberté inespérée.

ENFANTS.

Un petit garçon caressait un perroquet un monsieur dit à l'enfant :

— Prends garde qu'il ne te morde !

— Mais il ne vous mord pas, vous.

— C'est qu'il me connaît.

— Eh bien dites-lui que je m'appelle Paul !

Le retour d'Octobre est une fête pour le Feuilleton, c'est son premier anniversaire, c'est le moment où, douze mois en arrière, il implorait, lui aussi, une toute petite place dans le monde, pour exister. C'était bien téméraire à lui, par des temps si mauvais. Comment naître, comment vivre, quand arrive l'automne avec son cortège de misères et de froidure ? comment se développer quand tout dans la nature pâlit, tombe, et disparaît.

..... Mais aux feuilles bien nées, La vigne n'attend pas le nombre des années

Le Feuilleton a vécu, s'est fortifié, et crée pour simple amusement, le voilà qui se présente aujourd'hui avec un prospectus tout autrement important. Jusqu'à présent il a fait peu de bruit, — il ne propose pas d'en faire d'avantage, — d'autres en font peut être assez sans lui. Les lettres du reste veulent le calme et la paix. Le cliquetis des armes et la voix du canon font taire celle du poète ; si la mer devient grosse et furieuse, la Nymphé éplorée fuit dans les montagnes. Mars et Apollon ne sauraient s'allier. Cependant il faut le dire, le Littérateur n'est pas un homme séquestré du reste des humains. Du fond de son cabinet, il aime à voir, à suivre le cours des événements qui se passent dans la société. L'idéal est bien le domaine naturel de son intelligence, toutes ses complaisances sont bien de planer dans la sphère des hautes idées, mais il doit se rabattre de temps en temps, sur le terrain du réel, c'est un besoin pour lui, et même, il ne saurait sans rougir ignorer l'actualité des grandes questions qui agitent le monde politique. Du reste quand on voit, comme aujourd'hui, la politique franchir la porte de tous les salons, quand il n'est pas une dame qui n'ait sa propre politique — et il n'est que trop souvent reconnu qu'elle vaut bien celle des hommes, — peut il être permis à qui que ce soit de n'avoir pas la sienne ? Eh bien c'est dans ce but que nous avons jugé qu'une partie très restreinte de notre Journal, réservée à la

Politique serait très bien vue et qu'une Chronique serait une amélioration. Il va sans dire que la Polémique et l'esprit de parti ne seront pas de notre ressort. Nous ne ferons qu'un résumé clair et succinct des événements, du pays, des Etats-Unis et de l'Europe. Ainsi, hors du combat, retranchés derrière notre propre faiblesse, nous suivrons de sang-froid la marche des événements, puis nous en ferons un rapport avec autant d'exactitude que d'impartialité. Notre devise sera toujours de n'arborer l'étendard d'aucun parti.

Un des principes fondamentaux de notre régime Constitutionnel, c'est la liberté. Eh bien ! cette liberté d'opinions, nous ne voulons nullement y attenter, nous la respectons souverainement dans notre journal, chacun verra et jugera. Nous nous ferons un scrupule de présenter jamais un défi, parce que nous n'en accepterons jamais nous mêmes. En un mot la littérature sera la base du Feuilleton, la Politique n'en sera qu'un faible accessoire, mais on dira : " N'y a-t-il pas déjà assez de feuilles littéraires livrées à la circulation ? " Le mal a toujours trop de champions, le bien, jamais assez. Dans un siècle comme le nôtre où les bons principes sont en lutte avec l'esprit sophistique le plus spécieux, où l'immoralité semble vouloir devenir l'apanage nécessaire de tout œuvre littéraire, où les charmes et la persuasion de la poésie sont si souvent prostitués au triomphe des passions, où l'égoïsme devenu vertu proclamée, voudrait tout immoler au dieu de l'argent, alors il ne peut jamais y avoir trop de moyens pour répandre les principes de la saine littérature, pour montrer qu'aujourd'hui non moins que du temps de Horace, la Poésie est toujours fille du ciel, et non des viles passions. Et quiconque le peut, doit coopérer, dans la mesure de ses moyens, au succès de cette œuvre sociale et sacrée. Or, notre œuvre a nous sera comme par le passé, de ne rien publier qui n'ait d'abord été épuré au creuset de la plus sévère morale, rien qui ne puisse être confié sans danger à l'âge le plus tendre et le plus candide. Telle a été sans doute la raison-pour laquelle nous avons vu cette année le succès de notre entreprise dépasser de beaucoup nos espé-

rances. Toutefois nous ne nous en attribuons pas le mérite, nous le devons plutôt à l'esprit judicieux de la partie la plus saine de la société qui constitue nos abonnés, et qui savent discerner le bon et le beau. Ainsi notre journal sera toujours ce qu'il était. Seulement nous offrirons au lecteur de temps à autre quelque légende canadienne, quelque poésie inédite et nous nous efforcerons de rendre notre journal le plus intéressant, le plus canadien possible.

Nous ne doutons pas que la lithographie de notre grand historien du Canada, F. X. Garneau, que nous enverrons comme prime à nos abonnés ne soit accueillie avec plaisir, et considérée comme une preuve que nous n'épargnons rien pour rendre notre journal digne de l'encouragement public.

Le prix d'abonnement comme par le passé, est d'une piastre, payable d'avance.

Nous invitons les amis de notre publication résidant dans les localités où nous n'avons pas d'agents, de former des clubs d'abonnés.

Toute personne qui enverra cinq piastres, aura droit de recevoir le Feuilleton *gratis* pendant six mois, et toute personne qui enverra dix piastres, aura droit à une année d'abonnement, ainsi qu'à la Prime.

Montréal, 15 Sept. 1866.

TABLE DES MATIÈRES.

1. PROSPECTUS 1865-66, Page 1, 1866
1866-67, Page 382.
2. AVIS DES ÉDITEURS. Pages 32, 224,
368.
3. LES COMPAGNONS DE LA CROIX-
D'ARGENT, par Clément Just.
Pages, 2, 17, 3, 49, 65, 81, 97, 113,
129, 145, 161, 177, 193, 209,
225.
4. LES SABOTIERS DE LA FORÊT-
NOIRE, par Em. Gonzales. Pages,
10, 27, 39, 58, 74, 89, 105, 121,
137, 153, 169, 183, 199, 217, 231,
241, 257.
5. AUVERGNE ET PIÉMONT, par A.
Fievée. Pages, 248, 265, 273, 289,
305, 321.
6. UN PAIR D'ANGLETERRE, par F.
de Granet, Pages, 281, 296, 313,
327, 337, 353, 369.
7. UNE VENGEANCE DE MÉDECIN par
Camille Duroyen Pages, 347, 365.
8. UNE REVANCHE, par Marie
O'Kennedy, Page 375.
9. IL Y AVAIT UNE FOIS, par Félix
Henri, Page 378.
10. VARIÉTÉS, 382.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque
mois. Prix de l'abonnement: un an, \$1,
un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire
peuvent le faire en adressant le montant
de leur abonnement franco: A M. J. B.
BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau
de Poste, Montréal, ou aux Messieurs
suivants, qui sont autorisés à recevoir
les abonnements:—

Montréal. Z. Chapelleau Libraire. Rue
Notre Dame.

" J. B. Rolland et fils, Li-
braires. Rue St. Vincent.

" Beauchemin et Valois, Li-
braires, Rue St. Paul.

Montréal, Charles Payette, Libraire,
Rue St. Paul.

" E. Pigeon, Carré Chaboillez,
Libraire.

" W. Dalton, coin des rues
Craig et Saint Laurent.

Québec. T. E. Roy, 8 Rue St. Joa-
chim, Haute-Ville.

" Garand et Trudel, Libraire,
12 Rue de la Fabrique,
Haute-Ville.

" Léger Brousseau, Libraire, 7
Rue Buade, Haute-Ville.

" J. N. Duquette, Libraire, 28
Rue Buade, Haute-Ville.

" Hardy et Marcotte, Li-
braires, 4 Rue Notre-Dame,
Basse-Ville.

" Joseph Langlais Libraire Rue
St. Joseph faubourg. St. Roch.

Ottawa. L. J. Cazault, Bibliothèque du
Parlement.

St. Hyacinthe, M. Keroack, Libraire

Pointe-Lévis, Léon Roy N. P.

Joliette, L. A. Dérôme.

Trois-Rivières, Chs. Royer.

Laprairie, Adolphe Beauvais, N. P.

Beauharnois, A. de Martigny.

L'Assomption, Dr. S. Viger.

Yamachiche, Dr. Lacerte.

Terrebonne, G. M. Prévost.

St. Isidore, C. Therrien.

St. Jérôme, J. B. Lefebvre, Villemarie.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.

1786
E. C. B.

Edme Chabot

Montreal

1874

Edme Chabot